

Essais étrangers

Numéro 29, octobre–novembre 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20878ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

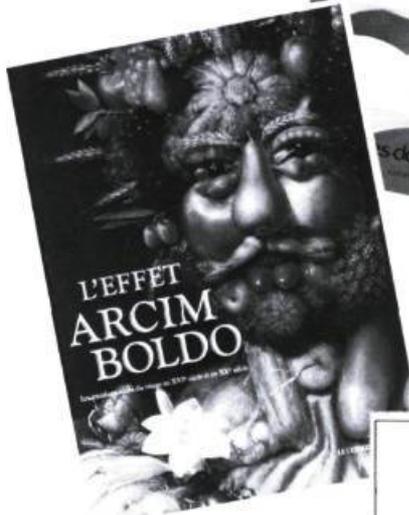
(1987). Compte rendu de [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (29), 72–76.

L'EFFET ARCIMBOLDO
Sous la direction de
Pontus Hulten
Le Chemin Vert, 1987;
130,00 \$

Certains sans aucun doute se rappellent l'admirable texte que Barthes a consacré à Arcimboldo, le peintre officiel de Maximilien II et de Rodolphe II de Habsbourg, siégeant à Prague, dont il a qualifié les étonnants portraits de figures monstrueuses. Les célèbres *Saisons*, les *Éléments*, le *Bibliothécaire*, le *Cuisinier*, séries de têtes peintes composées par l'amas d'éléments de nature analogique au sujet (les fleurs pour le *Printemps*, les oiseaux pour l'*Air*, etc.) permettent toute une rêverie sur les phénomènes proprement tératologiques que sont l'excès et la métamorphose. Chaque portrait d'Arcimboldo en effet met en scène un débordement de la forme par rapport à l'intelligible et une transgression des règnes naturels.

L'effet Arcimboldo, publié à l'occasion de l'exposition du même nom organisée récemment par Pontus Hulten au Palazzo Grassi de Venise, comme son titre justement l'indique, tente de définir les nombreux aspects de cette rêverie que provoque la vue de ces curieux portraits. Les articles formant la première partie de l'ouvrage, intitulée «1500-1650», ont pour motif la reconstitution historique du sens qu'ont pu revêtir pour leurs contemporains les œuvres d'Arcimboldo. Quant à la deuxième partie de l'ouvrage, elle concerne plus spécifiquement *l'effet Arcimboldo*, soit le prolongement, après 1800, tant dans la gravure japonaise de type *ukiyo-é* que dans le surréalisme, de cette pratique plus que singulière de représentation du visage humain.

L'ensemble est captivant, bien présenté (malgré que les illustrations ne suivent pas le texte) et cette lecture en deux moments qui constitue le livre enrichit notre compréhension du phénomène tout autant qu'elle soulève de nombreuses questions et problématiques ayant trait au contenu (par exemple la position de l'œuvre au regard du mani-

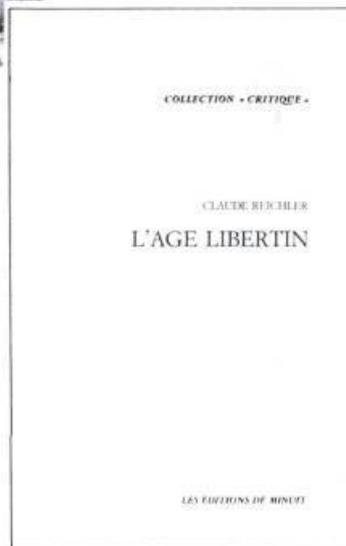


risme, sa portée politique, etc.) mais surtout à la méthodologie des articles. Ainsi deux principales approches historiques se chevauchent, l'une reconduisant Arcimboldo à un contexte historique déterminé et se servant de ses œuvres comme de documents pour l'étude de ce contexte, et l'autre supposant une sorte d'intelligence transhistorique singulière qui se serait révélée à divers moments de l'histoire et en des lieux différents. Il y a là matière à réflexion, qui ne fait que s'ajouter au trouble que produit inévitablement, aujourd'hui encore, les œuvres d'Arcimboldo.

Pierre-Stéphane Aquin

L'ÂGE LIBERTIN
Claude Reichler
Minuit, 1987; 16,95 \$

Claude Reichler nous propose ici une lecture intéressante des *images* culturelles de l'âge libertin (qui couvre essentiellement les XVII^e et XVIII^e siècles). De la première période, courte, gaillarde et libertaire, à la seconde, mieux connue, Reichler a dégagé trois morts symboliques qui ont ponctué dans l'imaginaire littéraire l'apprentissage social du libertin: celles de Pyrame, de Pétrone et de Valmont. Se renouvelle ainsi un genre essoufflé, celui de la conversation devant la mort, où les exemples de Socrate et de Sénèque montrent la voie d'une acceptation toute civile de l'absurdité des croyances religieuses. Il s'agissait au tout début



de répondre superficiellement aux attentes de l'autre et du pouvoir, le conformisme étant d'autant plus acceptable — et recherché — par le libertin qu'il était endossé avec le chatouillement du cynisme total.

Vient l'affermissement du pouvoir autocratique, et le libertinage doit multiplier les simulacres de la dévotion, devenant alors un jeu libérateur des pouvoirs de la représentation. Le libertin se fait rusé et protéiforme, au gré de son avantage, et table sur l'inanité du langage pour libérer et protéger en même temps sa pensée et son plaisir. Le bavardage mondain devient un «spectacle du discours social dépourvu d'objet» à l'intérieur duquel il se meut comme un acteur. Ce sont là, pour l'essentiel, des choses connues mais qu'on n'était pas habitué d'entendre dans un langage critique moderne. Reichler devient beaucoup plus original lorsqu'il se dégage des lieux communs. Ainsi, lorsqu'il traite du travail

de l'anecdote, par laquelle, contournant la censure, on faisait innocemment et plaisamment passer un savoir clandestin essentiel, on devine qu'on ne pourra plus lire les délicieuses *Historiettes* de Tallemant des Réaux de la même façon: c'est l'apparition du réalisme, mais sans roman. Lorsqu'il parle des récits d'initiation, on découvre le libertin hanté par les thèmes de la maîtrise désillusionnée et de la perte irréparable. Là se constitue la nouvelle poétique libertine, car cette perte de l'idéal du premier âge permet paradoxalement un nouvel investissement imaginaire du désir, dont l'obscénité et la fiction d'innocence sont les pôles. Enfin, il faut lire Reichler pour son étude de l'image du corps dans la littérature érotique, ne serait-ce que pour la réflexion généreuse et habile sur l'origine des représentations, ou pour suivre avec lui les répercussions (jusque chez Proust) de l'invention du corps sublime. À travers le roman, la femme devient une figure de l'inaccessible, de l'inconnaissable et d'un mystérieux savoir qui fait pendant au savoir monstrueux de l'esprit encyclopédique et à l'effondrement de tous les systèmes symboliques. Lorsque la contemplation érotique introduit à l'exploration du plaisir et de la sexualité, on peut dire, avec Sade, que la philosophie entre dans le boudoir.

Christian Desîlets

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE
AU XXe SIÈCLE
Jean-Yves Tadié
Belfond, 1987; 29,95 \$

Le travail de Jean-Yves Tadié a ceci d'intéressant qu'il permettra, aux étudiants en lettres surtout, de se faire une idée d'un certain nombre de grands courants d'analyse littéraire de notre siècle. Mais l'ouvrage a les défauts de sa qualité.

Est-ce la faute de l'auteur? Est-ce la faute de l'éditeur? Toujours est-il que ce bouquin tient un peu de l'imposture. C'est que, d'abord, il s'attache à décrire la seule critique des professeurs, celle des journalistes et des écrivains eux-mêmes devant faire l'objet d'une publication ultérieure. C'est qu'ensuite il se limite à la critique en Europe de l'Ouest et, plus spécifiquement encore, en France. À peu près rien sur les États-Unis et l'Union soviétique. Silence total sur l'Asie, l'Afrique et l'Amérique du Sud. On ne saurait reprocher à Jean-Yves Tadié de ne pas tout connaître; on peut lui en vouloir de coiffer son livre d'un titre pour le moins abusif, trompeur.

Par ailleurs, si on peut facilement tomber d'accord avec l'auteur pour dire que la critique littéraire est une littérature au second degré, force nous sera toutefois de constater que son ouvrage n'est pas en train de fonder cette littérature au troisième degré que pourrait être la critique de la critique. Cela d'abord et avant tout parce que Tadié n'est pas critique. Son vade-mecum — rédigé à des fins scolaires? — se contente le plus souvent d'aligner les citations pour résumer, au sens le plus strict du terme, ces courants de la critique littéraire qu'il a choisis, ceci au rythme d'un chapitre, une école. Inutile d'insister longuement sur ce que la lecture peut avoir d'ennuyant par moment.

On notera enfin un certain chauvinisme «proustien» de la part de l'auteur qui, incidemment, prépare la prochaine édition d'*À la recherche du temps perdu* pour La Pléiade. Cela l'amène, et c'est la seule fois d'ailleurs, à rompre quelques lances avec les sociologues de la littérature qui, pour la plupart, se réclament du marxisme et n'hésitent pas à esquisser l'auteur fétiche de Tadié. Inconsciemment peut-être, notre critique du troisième type se trouve ainsi à

découvrir au grand jour ses tendances idéologiques, ce qui a au moins le mérite de permettre aux lecteurs que nous sommes de relativiser l'ensemble de son propos.

La critique littéraire au XX^e siècle ne fera pas école. En dépit de son intérêt certain — après tout, l'ouvrage répond à un besoin académique —, on y verra une simple monographie, semblable à celles que les administrateurs coloniaux ont pondues par centaines au XIX^e siècle et au début du XX^e et qui devaient plus tard constituer un des matériaux de base de l'anthropologie moderne.

Richard Tardif

ÉLOGE DES INTELLECTUELS Bernard-Henri Lévy Grasset, 1987; 17,95 \$

Signe des temps? Le printemps parisien a vu éclore nombre d'essais sur le «recul de la culture», la «mort de la pensée», la «nouvelle barbarie», et ainsi de suite. Pensons à *La barbarie* de Michel Henry (Minuit) *La défaite de la pensée* d'Alain Finkielkraut (Gallimard), *L'âme désarmée* d'Allan Bloom (Julliard). *Éloge*

des intellectuels de Lévy n'est certes pas le plus profond de ces ouvrages. Mais l'auteur est fort connu, soigne bien son image médiatique («le plus beau décollé de Paris» avait autrefois dit Angelo Rinaldi dans *L'Express*) et risque par conséquent d'être lu avant et à l'exclusion de tous les autres.

Le prince des intellectuels parisiens procède en somme à une auto-critique de lui-même autant que de sa génération. Où sont donc les intellectuels, à l'heure où la France a remplacé Zola par Renaud et Voltaire par Coluche? Les «restaurants du cœur» constituent-ils «le prototype des engagements à venir», demande Lévy? Plus gravement: une société sans débat de fond n'est-elle pas en danger? Celui-ci ne réside-t-il pas dans la fausse unanimité? Sur ce point, Lévy a trouvé une formule révélatrice: «au commencement était le Sartron». Le Sartron a été créé au moment des retrouvailles Sartre-Aron lors de la campagne en faveur des *boat people*. «L'union devenait vertu, la conciliation un impératif». Bref, face aux malheurs du monde, vive la pensée uniforme et unanime!

Le problème est que la société est conflictuelle par

nature et que la fonction des intellectuels est d'éclairer les débats en les portant sur d'autres plans que les intérêts et la force. Or pour retrouver le sens de sa fonction, l'intellectuel doit rassembler six conditions: 1) la foi dans la raison et ses pouvoirs; 2) l'idée que la vérité existe et qu'il faut tenter d'en témoigner; 3) le pari sur la Justice; 4) le pari sur des valeurs statiques, hiérarchisées et articulées; 5) la reconnaissance de l'éminente dignité de la culture généraliste et non spécialisée; 6) l'acceptation des rapports de maîtrise dans l'ordre de la pensée (contre le pseudo génie de la spontanéité et de la *créativité*).

Est-ce à dire que «l'intellectuel du troisième type» se contentera de vivre sur le plan de la pensée? Sans doute le fera-t-il avec une vigueur et une rigueur renouvelées. Engagé? Oui, mais moins et mieux qu'avant. La partie du texte intitulée «Misère de l'engagement» est celle de quelqu'un qui y a goûté. Et qui sait que la politisation a ses risques et ses écueils. Lévy parle du «clerc maso» qui ne rêve, au fond, que de se dissoudre dans l'activisme. Le nouveau clerc choisira donc ses engagements avec circonspection. Et s'il ne cèdera pas sur la



ENFIN EN FRANÇAIS

Le livre le plus prestigieux et le plus complet, publié à ce jour sur les oiseaux de l'Amérique du Nord

GUIDE D'IDENTIFICATION DES OISEAUX DE L'AMÉRIQUE DU NORD

Préparé par la NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY
adapté pour le Québec par les
ÉDITIONS MARCEL BROQUET

des centaines d'illustrations en couleurs;
plus de 800 espèces identifiées;
cartes des aires de distribution;
impression de très grande qualité;
472 pages;
20,4 cm x 12,8 cm

EDITIONS
marcel  broquet INC.
CASIER POSTAL 310, LA PRAIRIE, QUÉ. J5R 3Y3. TEL. 514 659 4819.

29.95 \$

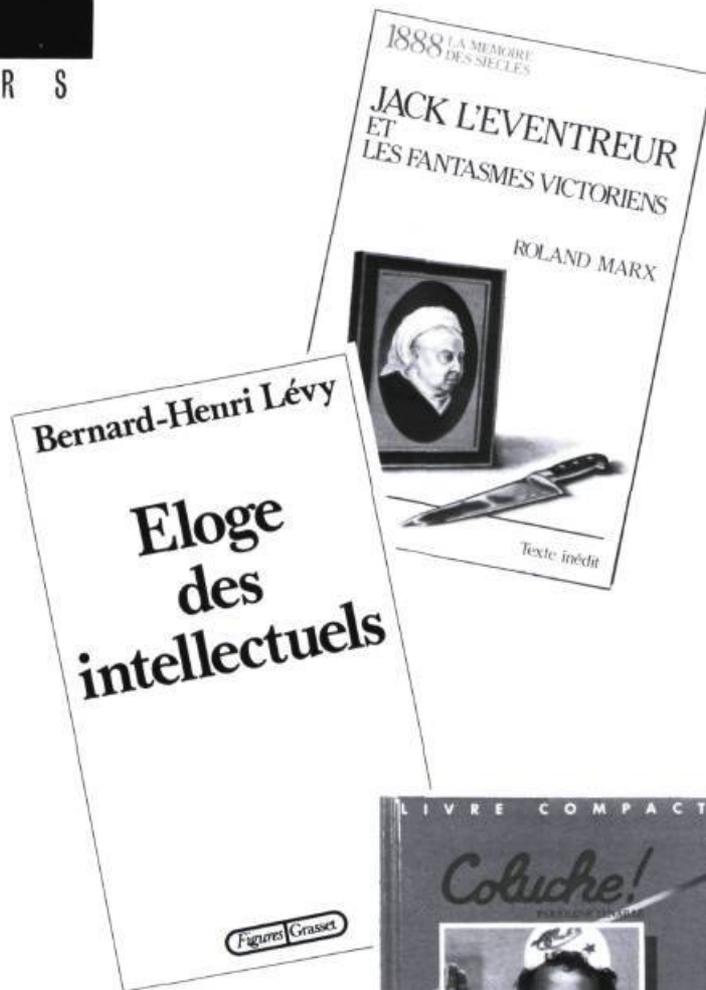
pensée, les valeurs et la rationalité, il ne s'enfermera pas non plus loin des soubresauts de l'époque et de... la télévision. Il faut faire avec les médias, dit Lévy, «le meilleur ménage possible». D'abord reconnaître que la télévision par exemple n'a pas le pouvoir qu'on lui prête abusivement. Ensuite, savoir s'en servir, imaginer des stratégies d'intervention compatibles avec elle. Sur ce point, Lévy n'est pas des plus précis. Sans doute aurions-nous besoin d'une description de ses rapports avec les media depuis une décennie...

Retrouver les conditions de base du métier de clerc et assumer la modernité et le monde des media. On ne manquera pas d'affirmer qu'au total Lévy place du vin neuf dans de vieilles outres. Reconnaissons en tout cas que le propos est clair et parfois courageux en cette période dite de morosité intellectuelle. Et remercions-le au passage d'avoir abandonné ce style précieux qui agaçait tant... Cela dit, le propos de Lévy est-il exportable sans difficulté? Le Québec couvre-t-il en son sein un analogue de l'intellectuel parisien? Cet *Éloge* est sans doute à lire en parallèle avec l'incisif *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?* d'André Belleau.

Martial Bouchard

RENAUD
Jacques Erwan
SERGE GAINSBOURG
Lucien Rioux
COLUCHE
Frank Tenaille
Seghers, 1987;
19,80 \$ ch.

Rencontres insolites et imprévues, propos fouillés et documentés, voilà à quoi nous convie la collection Le Club des Stars chez Seghers. Coluche, Gainsbourg et Renaud, à y regarder de plus près, se recourent quelque part dans leur démarche créatrice. Marginaux, frondeurs, imaginatifs, drôles et parodiques, ils se rejoignent dans leur désir de provoquer. Ils troublent, s'impliquent, s'expriment et forgent leur propre légende, ne se



trahissent pas et demeurent énigmatiques, insaisissables. Tous trois, d'ailleurs, pourraient être qualifiés de chroniqueurs de la réalité. Coluche, roi de l'absurde, on le sait, a métaphorisé l'absurde jusque dans sa façon de quitter la vie.

Chacun des «livres compacts» présente une biographie de l'artiste (le film de sa vie), suivie d'une promenade sentimentale dans la carrière de ce dernier (textes, discographie, filmographie); des photos couleur agrémentent le parcours. Exempts de quêtainerie et de potinage, ces documents dignes d'intérêt dévoilent plutôt les multiples facettes de créateurs talentueux et marquants. J'attends impatiemment les prochains titres.

Susy Turcotte

JACK L'ÉVENTREUR ET LES FANTASMES VICTORIENS
Roland Marx
Complexe, 1987; 9,95 \$

Jack L'Éventreur: six affreux meurtres de prostituées lui sont officiellement attribués. Jamais on ne l'attrapa, jamais on ne sut qui il était et ce mystère n'est pas étranger à la fortune de l'affaire qui aura 100 ans l'an prochain. Un écho vivace qui surprend mais



qui n'est rien en comparaison de la vague d'épouvante qui avait alors déferlé sur Londres. C'est la démesure symptomatique de cette angoisse qui intéresse ici Roland Marx et qui l'amène à passer «d'un événement limité (l'affaire) à l'exploration de multiples craintes et angoisses, révélées ou dévoilées par les réactions des contemporains à une série extraordinaire de crimes» (p. 170). C'est donc un tableau de la société victorienne décadente qu'il nous brosse avec force documentation marquée d'éclectisme où l'on retrouve tant la littérature pamphlétaire d'alors que les plus récentes études sur cette époque. Jack L'Éventreur n'est en fait qu'un prétexte mais la méthode a du bon; elle permet de donner un intérêt particulier à ce qui n'aurait été sinon qu'un «Que sais-je?» de plus sur la société victorienne.

M. Marx, anglophile réputé, fait œuvre habile d'historien en nous illustrant cette société de bien pensants, alertés par la montée du socialisme et par la dégradation des mœurs, qui voyaient se profiler l'anarchie à l'horizon,

là où ne miroitait auparavant qu'un beau rêve de prospérité pour tous au sein d'un ordre établi. La partie proprement sociologique de son argumentation est cependant plus faible. Il apparaît simpliste de faire une équation directe entre le bruit de cette affaire et les fantasmes de ses contemporains sans que le mécanisme de cette dialectique ne soit mis au jour.

Cet essai n'apporte aucune nouvelle pièce au dossier toujours ouvert de L'Éventreur. L'auteur concède toute sa part au mystère et ne manque pas de critiquer les élucubrations faciles de ses précédents commentateurs. Si l'on peut y regretter l'absence de tout document graphique (inhérente, semble-t-il, au format de poche), ce livre n'en demeure pas moins une excellente introduction à l'une des affaires criminelles les plus passionnantes de l'histoire.

Patrick González

TÉMOIGNAGE DE LA POÉSIE
Czeslaw Milosz
PUF, 1987; 21,80 \$

C'est à une réflexion très riche que nous convie ce livre, qui reprend une série de six conférences que le prix Nobel de littérature donna à l'Université Harvard en 1981-82. Davantage qu'un témoignage d'auteur sur la poésie, nous sommes ici en présence d'un érudit qui n'impose pas une vision complaisante de l'écriture poétique, mais cherche au contraire à la situer dans une perspective à la fois historique, éthique, tout en développant sur ce qui constitue la poésie. «La poésie est l'art du rythme, et non pas un langage d'abord affectif comme la musique», dit-il, analysant un texte d'un de ses illustres cousins, Oscar Milosz. Ce poète représente, pour Czeslaw M., une vision millénaire de la poésie, sans pour autant que le discours sur la modernité en soit éliminé; au contraire, cela a l'avantage de resituer cette modernité depuis Baudelaire, et fait ressortir les aspects pertinents qu'elle apporte à la poésie universelle. Cette approche se méfie bien évidemment des modes littéraires.

Les mérites de ce livre sont nombreux. Il met toujours la poésie en parallèle avec l'époque. Dans cette perspective, l'évolution des sciences humaines et exactes est abordée. Il analyse tout particulièrement la thématique de la mort qui se dégage d'une grande partie de la poésie du XX^e siècle, des querelles avec le classicisme, etc... Ces analyses servent la thèse des conférences,

Témoignage de la poésie

CZESLAW MILOSZ

pufl écriture

à savoir que la poésie est un témoignage de son époque, et, en dernier ressort, témoigne d'un espoir qui serait le caractère singulier de celle-ci. Mais l'aspect essentiel abordé dans le livre, c'est le fort pertinent concept d'histoire. Il démontre comment

le futur proche reviendra à des fondements occultés actuellement par le discours scientifique. Parlant de la victoire de la conscience historique sur la biologie, il dit: «Au lieu de montrer l'homme, comme le veut aujourd'hui l'usage, dans ce qu'il a de commun avec d'autres créatures supérieures de la chaîne de l'évo-



lution, on soulignera le caractère exceptionnel, étrange et solitaire de cet être incompréhensible pour lui-même, qui sans cesse transcende ses propres possibilités.» Tout cela est articulé sans complaisance, et avec une humilité qui vous fait regretter de ne pas en savoir davantage. Mais, surtout, il nous rappelle que «... l'homme est le seul à recevoir en héritage ce trésor qu'est la mémoire, c'est-à-dire l'histoire.»

Paul Bélanger

CINQ ESSAIS DE POÉTIQUE LA FORTERESSE ASSIÉGÉE Qian Zhongshu Christian Bourgois, 1987; 26,00 \$ ch.

Un intellectuel chinois qui cite Barthes, Borges, Robert Frost et T.S. Eliot, voilà qui risque de susciter notre admiration étourdie ou de nous faire suspecter quelque canular. Et pourtant, cela existe, preuve tangible d'un décloisonnement de ce pays et de l'avènement d'une véritable révolution culturelle. Au sortir du long hiver maoïste, Qian Zhongshu peut enfin offrir à ses compatriotes une relecture de la littérature chinoise à la lueur des connaissances qu'il s'en fut quérir à Oxford et en Sorbonne

durant les années 30, et à nous, Occidentaux, une vue autre qu'anthologique de cette littérature.

Bien que destinés à un public chinois, les cinq essais rassemblés ici séduisent par leurs pages libres, pétrées d'humour caustique et d'érudition vagabonde, et par l'aperçu qu'ils nous donnent de l'histoire de la critique littéraire en Chine. Rejetant certaines idées reçues, l'auteur propose une nouvelle classification de la poésie chinoise classique, non plus fondée sur une périodisation historique mais bien sur la poétique. Ainsi, non seulement débusque-t-il les analogies stylistiques et thématiques entre des œuvres chinoises écrites sous différentes dynasties, mais il compulse également la littérature occidentale pour démontrer l'universalité de certains thèmes. Toutefois, la grande distance entre le corpus chinois, vieux d'un millénaire, et le corpus occidental choisi, beaucoup plus récent, souligne subtilement la préséance historique de l'un et donne à ce comparatisme des teintes quelque peu militantes.

Tout aussi riche en humour, mais moins nationaliste, est la prose narrative de Zhongshu, qui nous propose, avec *La forteresse assiégée* — son seul roman —, une satire de l'esprit chinois à ▶

ACTES SUD... pour des romans différents

UNE BIOGRAPHIE RETENTISSANTE TCHAIÛKOVSKI

Le monde secret de la vie d'un grand musicien, son homosexualité, les circonstances de sa mort.

Célèbre depuis L'Accompagnatrice et Le laquais et la putain, Nina Berberova poursuit son œuvre.

Distributeur exclusif : **Les Éditions françaises**
1411, rue Ampère, Boucherville, Qc., J4B 5W2
Tél. : (514) 641-0514, 871-0111, 1-800-361-9635



cette époque charnière que fut le conflit sino-japonais. Remuant la tradition du roman picaresque et philosophique chinois, l'auteur fait le portrait, à travers les pérégrinations de Fang, d'un pays rongé de l'intérieur, où les valeurs séculaires tournent à vide.

Après un séjour d'études en Europe, Fang revient à Shanghaï muni d'un doctorat bidon, en apparence prêt à gravir les échelons du mandarinat auquel son sang le destine. Déjà occidentalisé, Fang se refusera au mariage d'intérêt, aux combines de politiciens prenant le vent et aux jeux d'intellectuels dérisoires, allant ainsi de ville en ville, de déconvenue en déconvenue, observant avec beaucoup de finesse l'écroulement de la Chine traditionnelle, mais incapable de rompre ses attaches avec un système qui lui octroie certains privilèges.

On s'étonnera de ce que ce roman fut interdit pendant près de 30 ans sous Mao, alors qu'il raillait pourtant un système qui venait d'être renversé. C'est que dans les pays où sévit un discours officiel, le pessimisme et la drôlerie ne perdent jamais de leur actualité. Qian Zhongshu vient ici ranger sa voix aux côtés de celle de Boulgakov et de plusieurs autres.

André Lamontagne

UN CŒUR EN SANTÉ

Michael E. DeBakey, Antonio M. Gotto Jr, Lynn W. Scott et John P. Foreyt
Québecor, 1987; 19,95 \$

Aux États-Unis, une étude révèle qu'un décès sur deux est imputable chaque année aux maladies du cœur. Dans *Un cœur en santé*, plusieurs éminents experts (cardiologues, diététistes, psychologue, spécialiste du métabolisme humain) mettent en commun leurs connaissances et proposent une méthode visant à prévenir les maladies cardiaques et/ou prolonger la vie de ceux qui en ont déjà subi une. On souligne les différents facteurs de risques: vieillissement, obésité, manque d'exercice, tabagisme, alimentation déséquilibrée, stress, etc. On tente, entre autres, de dissiper la



confusion relative aux effets du blocage d'une artère coronarienne de même qu'on s'applique à établir la distinction entre deux termes: *athérosclérose* et *artériosclérose*. La première section du livre comportera des données spécialisées sur le fonctionnement de ce muscle vital, ses désordres, en plus de suggestions pour éviter qu'il se détraque, le tout dans un langage très accessible pour le commun des mortels.

Mais la méthode mise de l'avant par *Un cœur en santé* privilégie surtout un aspect important du quotidien: le régime alimentaire ainsi que l'attitude du sujet vis-à-vis l'alimentation. Le régime présenté n'est pas drastique et ne constitue pas un régime-miracle; il s'agit plutôt d'une diète saine et «portative». Plus de 500 recettes médicalement éprouvées, nutritives, peu calorifiques et faciles d'exécution, composent la deuxième partie du livre.

Je formulerais cependant un reproche aux éditeurs: l'omission du glossaire annoncé en page xxi et qui aurait eu son utilité pour définir certains termes déroutants.

Susy Turcotte

L'ENFANT DU MIROIR

Françoise Dolto et Juan David Nasio
Rivages, 1987; 16,95 \$

Le service de presse de *Nuit blanche* m'a fait grand plaisir en me demandant de couvrir cet ouvrage. — Pourquoi?

1) D'abord parce qu'en 1985 — alors que je poursuivais à Paris ma formation psychanaly-

tique et qu'entre autres activités psychanalytiques j'assistais avec un large public «psy» au séminaire de Nasio sur la douleur, j'avais été contrariée le 25 janvier d'être dans l'impossibilité d'y venir écouter Françoise Dolto parler de son livre paru au Seuil en 1984: *L'image inconsciente du corps*. Cet échange vivant, sous la forme d'un dialogue Nasio-Dolto, nous parvient donc en transcription, deux ans plus tard, en terre Québec. Vous imaginez ma joie quand j'ai vu *L'enfant du miroir*!

2) Ensuite parce que j'estime Dolto, la psychanalyste d'enfants, son génie de clinicienne, sa manière de théoriser sa pratique et l'éthique qui s'en dégage. Or, pour une fois enfin, un psychanalyste lui rend publiquement un immense hommage. Soit: une véritable reconnaissance de son travail/de son œuvre et une manière d'engager avec elle la question de façon à ce qu'elle puisse faire résonner dans toute son amplitude, la conception qu'elle se fait de l'image du corps, de l'image inconsciente du corps. Les pages les plus serrées de ce commentaire à deux voix me semblent rassemblées autour de la confrontation Lacan/Dolto quant à la fonction du miroir

dans la constitution de l'image du corps (p. 42-60). Cette confrontation mais aussi toute l'œuvre de Dolto ouvre la recherche psychanalytique à la question de la place du corps du psychanalyste dans la cure (p. 70-72).

3) Enfin, ce livre republie un texte d'une trentaine de pages de F. Dolto, datant de 1959. Ce texte traite de façon très éclairante du *travail psychothérapeutique* dans les centres médicaux psychopédagogiques (CMPP). Il reprend de manière détaillée le contenu des séances de la cure d'un enfant de 8 ans.

Bref, c'est un ouvrage essentiel pour ceux et celles que l'enfance fascine — du lieu de la psychanalyse d'enfants, de l'œuvre de Dolto ou de l'enfant vivant qu'heureusement nous sommes encore, malgré l'âge dit adulte.

Chantal Saint-Jarre

DU JOURNAL INTIME
Henri-Frédéric Amiel
Complexe, 1987; 12,50 \$

Né en 1821, comme Baudelaire, Flaubert et Dostoïevski, Henri-Frédéric Amiel, durant 30 ans, tiendra un journal qui, à la fin de sa vie, comportera 16,900 pages. Depuis 1976, *L'Âge d'Homme* en a entrepris la publication intégrale.

Du journal intime, paru aux éditions Complexe, ne livre que des extraits de cet itinéraire, sélectionnés par Roland Jaccard, entretenant de la *maladie* du journal intime. Amiel s'interroge constamment sur l'utilité de cette démarche, constate que cette vie contemplative est à la fois recherche et fuite puisque prendre note de tout ce qui s'agite en lui esquivait l'action et le dispense de vivre, tout en maintenant son aptitude à la parole. Tenir un journal et écrire un livre semblent deux activités antithétiques puisque Amiel se sent empêché d'incarner sa vie dans une œuvre dont le journal a l'apparence de tenir lieu. «Chaque journal intime exprime la tendance essentielle de celui qui l'écrit, sa préoccupation capitale, la région de son être qui est sa résidence favorite (conscience, imagination, raison, observation); puis le milieu où il vit (vie mondaine, vie de cabinet, vie publique ou de retraite — grand monde, carrière obscure, etc.)»

Même s'il tourne sur lui-même sans désir, sans progrès, sans objet, le diariste genevois, dans son éternelle rechute sur lui-même, trouve un sens à sa solitude, pratique son doigté littéraire comme s'il faisait ses gammes et nous communique la musique intérieure des choses.

Susy Turcotte